Raymond Lichet

Lire Camus

Raymond Lichet

Lire Camus

Librairie Hachette
79, Boulevard Saint-Germain, Paris 6e

CARTE D'IDENTITÉ

Titre	Lire Camus.
Auteur	Raymond Lichet.
Série	Biographies.
Age des lecteurs	14 à 20 ans.
Nombre de mots	3 500.

Les extraits présentés dans cet ouvrage sont empruntés aux textes originaux publiés par les Éd. Gallimard.

© *Librairie Hachette, 1969.*

此为试读,需要完整PDF请访问: www.ertongbook.

Préface

Nos lecteurs étrangers qui ont dépassé le premier degré de l'enseignement du français sont certainement intéressés par la lecture d'écrivains du XX^e^ siècle.

A des lecteurs d'aujourd'hui, il faut des écrivains d'aujourd'hui.

C'est pourquoi nous proposons Lire Camus *dans notre collection* Textes en français facile.

Tout en respectant la grammaire et le vocabulaire du « français fondamental 2^e^ degré », nous vous proposons de lire directement de petits textes de Camus, choisis parmi ses œuvres principales. Ce livre aidera à connaître la vie de Camus, à mieux comprendre sa pensée et à commencer l'étude d'une œuvre qui a marqué notre époque et « qui nous concerne tous ».

Un accident

... Qu'appellerai-je éternité[1] *sinon*
ce qui continuera après ma mort ?
A. Camus : *Noces.*

Le lundi 4 janvier 1960, une voiture roule rapidement vers Paris. La route est droite. Soudain « un bruit terrible » : la voiture s'est écrasée contre un arbre. Le conducteur, Michel Gallimard, célèbre éditeur parisien, est gravement blessé. Un passager est mort. On lit sur sa carte d'identité : Albert Camus, écrivain, né le 7 novembre 1913, à Mondovi, Algérie.

Dans ses poches on trouve un billet de chemin de fer pour Paris. Ce billet n'avait pas été utilisé : Michel Gallimard avait proposé à Camus de le ramener à Paris en voiture et ce dernier avait accepté...

On est tenté de dire : « Cette mort est absurde[2] », contraire au bon sens, contraire à la raison. Mort absurde comme toutes les morts. Mais ici plus encore, car elle touche un écrivain qui, sans cesse, s'est interrogé sur l'absurde de la vie.

1. *Éternité* : durée sans commencement ni fin. Ce qui est éternel.
2. *Absurde* : qui n'a pas de sens.

Cette mort est ressentie profondément par le public. Beaucoup ont eu l'impression qu'un « maître à penser » n'était plus, qu'une voix inquiète et sûre à la fois ne se ferait plus entendre et qu'un homme qui aurait pu être un ami n'était plus là.

« Lire Camus, c'était se donner envie de lui serrer la main[1]. »

Ami qu'on ne connaissait qu'à travers ses livres ou par des photographies peu nombreuses.

Celles que l'on regarde, maintenant, le montrent toujours pris dans le mouvement du travail, au théâtre, avec des amis, ou à son bureau de rédacteur en chef du journal *Combat*, avec « un visage qui sait sourire » (S. de Madariaga).

Mer, soleil, jeunesse

Mon royaume tout entier est de ce monde.
A. Camus : *Noces.*

En 1913 Lucien Camus, père du futur écrivain, est ouvrier agricole. C'est un Français, de condition très modeste, qui s'est installé en Algérie. Il se marie avec une servante d'origine espagnole et ils ont deux enfants.

Bientôt c'est la Première Guerre mondiale et, un an après la naissance de son second fils, Lucien Camus est tué en France : « Il était mort au champ d'honneur, comme on dit. »

La mère travaille à Alger. Elle doit faire vivre ses deux enfants. Elle occupe un très petit logement, dans un quartier populaire. C'est là qu'Albert Camus, futur prix Nobel, va vivre son enfance, dans un milieu bruyant et vif où « l'on a sa morale et bien particulière », où l'on « épuise

1. J.-C. Brisville : *Camus* (Éd. Gallimard).

« Ce qu'on peut aimer à Alger, c'est ce dont tout le monde vit : la mer au tournant de chaque rue. »

en dix ans l'expérience d'une vie d'homme ». Dans ce quartier d'Alger se mêlent races et nationalités, Arabes, Français ou Espagnols nés en Algérie, et les problèmes des hommes, travail, passions, révoltes, y sont vécus quotidiennement avec plus de force que partout ailleurs. Dans ce milieu, l'enfant prend vite conscience de ce qu'est la vie des adultes.

L'enfant qui participe à cette vie est déjà poète :

Je pense à un enfant qui vécut dans un quartier pauvre. Ce quartier, cette maison ! Il n'y avait qu'un étage et les escaliers n'étaient pas éclairés... Les soirs d'été, les ouvriers se mettent au balcon. Chez lui, il n'y avait qu'une toute petite fenêtre.

On descendait alors des chaises sur le devant de la maison et l'on goûtait le soir... Nuits d'été, mystère où crépitaient[1] des étoiles ! Il y avait derrière l'enfant un couloir puant (qui sentait très mauvais) **et sa petite chaise, crevée, s'enfonçait un peu sous lui. Mais, les yeux levés, il buvait à même la nuit pure...**

Il va à l'école de son quartier. Après l'école primaire, il doit être ouvrier. C'est l'habitude. Son instituteur, heureusement, a remarqué son intelligence. Il le présente à l'examen des bourses[2] pour l'enseignement secondaire. Camus est reçu. Le voici donc au lycée.

A cette époque, l'enseignement secondaire est pratiquement réservé aux fils de familles riches. L'injustice sociale sépare **un monde d'un autre monde : celui du quartier des pauvres et celui de l'école des riches.** L'idée de l'injustice peut être présente à tous les esprits, mais l'avoir « expérimentée » fait qu'elle n'est plus seulement une idée mais une part de la vie, ce qui change tout : « Je n'ai pas appris la liberté dans Marx[3], dira Camus, je l'ai apprise dans la misère. »

« En Afrique, la mer et le soleil ne coûtent rien. »

此为试读，需要完整PDF请访问：www.ertongbook.

Il va alors vivre dans deux mondes différents. Au lycée, il découvre « le monde de l'esprit », dans lequel il pénètre par l'étude. Chez lui, au contraire, c'est le monde du travail quotidien, où vivre ne signifie souvent qu'être présent, où l'on ne s'intéresse à presque rien.

Cette « étrange indifférence », il la trouvera en lui-même comme il la trouve chez sa mère : **La mère de l'enfant restait silencieuse. En certaines circonstances on lui posait une question : « A quoi penses-tu ?... » « A rien »,**

1. *Crépiter* : faire un bruit sec, comme des étincelles.
2. *Bourse* : aide en argent de l'État pour continuer des études.
3. *Marx* : créateur du socialisme scientifique, auteur du *Capital* (1818-1883).

répondait-elle. Et c'est bien vrai. Sa vie, ses intérêts se limitent à être là, d'une présence trop naturelle pour être sentie... Elle ne pense à rien. Dehors, la lumière, les bruits ; ici, le silence dans la nuit. L'enfant grandira, apprendra...
... Sa mère, toujours, aura ces silences...

Mer, soleil

La pauvreté d'abord n'a pas été un malheur pour moi : elle a toujours été équilibrée par les richesses de la lumière.
A. Camus (préface à *L'Envers et l'Endroit*).

Capitale de la mer, Alger offre à Camus ses joies renouvelées, comme elle les offre à tous : « Ce qu'on peut aimer à Alger, c'est ce dont tout le monde vit : la mer au tournant de chaque rue... »

Cette mer Méditerranée, ce soleil méditerranéen, un poète, Rimbaud, homme du Nord, en avait senti les pouvoirs :

« Elle est retrouvée.
Quoi ? — L'éternité.
C'est la mer allée
Avec le soleil. »

Camus va vivre de mer et de soleil. La sensation est première. Plus tard, les mots viendront, qui diront ce que la mer et le soleil lui ont donné : une joie profonde de vivre, d'être, la joie physique de la lumière parfaite : **Une matinée liquide se leva, éblouissante[1] sur la mer pure. Du ciel frais comme un œil, lavé et relavé par les eaux [...] descendait une lumière vibrante[2] qui donnait à chaque maison, à chaque arbre, un dessin sensible, une nouveauté émerveillée. La terre, au matin du monde, a dû surgir** (sortir) **dans une lumière semblable...**

1. *Éblouissante* : qui blesse le regard, qui empêche de voir.
2. *Vibrante* : qui tremble.

« La terre, au matin du monde, a dû surgir dans une lumière semblable. »
Ruines romaines de Tipasa.

Joie aussi de la mer, à Tipasa, près d'Alger : **Ici même, je sais que jamais je ne m'approcherai assez du monde. Il me faut être nu et plonger dans la mer [...]. Dans un sens, c'est bien ma vie que je joue ici, une vie à goût de pierre chaude, pleine des soupirs de la mer [...]. J'aime cette vie avec abandon et je veux en parler avec liberté : elle me donne l'orgueil de ma condition d'homme.**

Pourtant, on me l'a souvent dit : il n'y a pas de quoi être fier. Si, il y a de quoi : ce soleil, cette mer, mon cœur bondissant de jeunesse, mon corps au goût de sel et l'immense

décor où la tendresse et la gloire se rencontrent dans le jaune et le bleu.
C'est à conquérir cela qu'il me faut appliquer ma force et mes ressources. *(Noces à Tipasa.)*

A Tipasa, ancienne ville de l'Empire romain, il y a la mer, il y a le soleil, mais il y a, aussi, les ruines et les tombes. Et, au soleil, à la lumière, à la mer, aux parfums de la terre, s'ajoute la marque de la mort sur les pierres des tombes. Les signes tracés sur ces pierres ne sont plus lisibles mais la mort est présente. Camus a vécu alors **la certitude consciente d'une mort sans espoir.** Il a ainsi vécu, d'une manière sensible, son drame profond. Si la mort est « sans espoir », c'est-à-dire définitive, s'il n'y a rien après elle, comment accepter cette vie? Et dans les moments de la plus pure joie, à Tipasa, le signe de la mort est là, marquant la certitude de sa victoire éternelle.

Au retour de Tipasa, après ces noces avec le monde et la mort, il sent encore plus l'ennui de la vie quotidienne qui pèse sur les hommes : **Lever, tramway, quatre heures de bureau ou d'usine, repas, tramway, quatre heures de travail, repas, sommeil et lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi et samedi sur le même rythme...**

Jeunesse

J'ai besoin d'honneur
parce que je ne suis pas
assez grand pour m'en passer.
A. Camus : *L'Envers et l'Endroit.*

Adolescent, Camus est « un garçon heureux d'être, un bel adolescent brun, musclé, sportif, au type espagnol évident[1] ».

Il s'intéresse à ses études mais aussi au théâtre, au football. Il fait partie du *Racing* universitaire et, un dimanche, revenant en sueur d'un match, il prend froid. Il doit s'aliter. Il a une déchirure au poumon, puis la tuberculose se déclare. « Cette maladie sans doute ajou-

1. Morvan Lebesque : *Camus par lui-même* (Éd. du Seuil).

Alger Républicain
MISÈRE DE LA KABYLIE
II — DÉNUEMENT
« UN PEUPLE QUI VIT D'HERBES ET DE RACINES »
Albert CAMUS

296725

« La misère m'empêcha de croire que tout est bien sous le soleil. »

tait d'autres entraves (difficultés) et les plus dures, à celles qui étaient déjà les miennes. »

La maladie va changer la vie de Camus. Il veut être professeur, mais, par deux fois, il n'est pas admis à l'examen médical.

Cet « étudiant de qualité très rare »[1] va devenir journaliste. Un nouveau journal, un journal « pas comme les autres », vient d'être créé à Alger : c'est *Alger Républicain*.

Camus y publie des articles qui ne sont pas, eux non plus, comme les autres. En Algérie, en effet, des problèmes se posent. Il y a d'un côté les Français nés en Algérie et d'un autre les Arabes, qui participent peu à la vie du pays.

Camus s'élève contre cette injustice, contre les conditions de vie de la population musulmane[2], contre tout ce qui diminue l'homme : **Il ne s'agit pas de pitié mais de**

1. Avis de son professeur Jean Grenier.
2. Les Arabes sont de religion musulmane (fondée par Mahomet).

tout autre chose. Il n'y a pas de spectacle plus abject (plus bas) **que celui d'hommes ramenés au-dessous de la condition d'hommes.** Il écrit ce qu'il voit : **Il n'est pas de spectacle plus désespérant que cette misère au milieu du plus beau pays du monde.**

Camus journaliste écrit pour être compris et entendu. Et ce qu'il faut comprendre ne plaît pas au gouvernement.

S'il se révolte contre un certain ordre social, sa révolte est **révolte pour tous et pour que la vie de tous soit élevée dans la lumière.** Il sait déjà que **la seule grandeur d'un pays est la justice.**

Dans le même temps, Camus s'intéresse au théâtre. Il fait partie du *Théâtre du Travail* qui devient *L'Équipe*. Il joue avec cette troupe dans les petites salles de quartier. Camus est auteur, acteur, metteur en scène.

L'expérience du théâtre, de l'esprit d'équipe lui restera. Le théâtre est un lieu de bonheur où l'auteur n'est pas seul, où il a besoin de l'acteur et où le spectateur, lui-même, accepte le jeu : **L'art, dit Camus, n'est pas à mes yeux une réjouissance solitaire...**

Camus (à gauche) joue Olivier le Daim dans* Gringoire *à Radio-Alger.

此为试读,需要完整PDF请访问: www.ertongbook.